

Nass Bladi

Isabelle Yasmine Adjani



EN TOUTE
SIMPLICITÉ

Théâtre

MERIOUMA,
UNE ROMANCE
BIEN DE CHEZ NOUS

Ammina Debbache



UNE JOURNALISTE
DANS L'ÂME

Tayeb Arab

«LA PEINTURE RIEN
QUE LA PEINTURE»

AZIZ DEGGA

«TOUS LES CHEMINS
MÈNENT À... AGHROUM!»

lets du
ZMO
ans ton Mobile



Rendez-vous sur : www.zmo.dz | wap.zmo.dz





« LA PEINTURE RIEN



TAYEB ARAB, ARTISTE
PEINTRE ET CARICATURISTE

QUE LA PEINTURE»»

Tayeb Arab est né le 14 avril 1947 à Oran. Il passe son enfance à Es Senia. Comme tous les enfants de milieu modeste, il est orienté vers un collège technique, celui de Savignon, à Oran, où il obtient un CAP d'électricien. En mars 1965, il envoie des dessins au journal francophone La République, à Oran, le plus grand tirage national de l'époque. Il est remarqué, ses dessins sont publiés et on lui propose un poste de telexman, il n'intègrera la rédaction qu'avec l'arrivée du nouveau directeur, Bachir Rezzoug, et publie en moins de 10 ans plus de 7000 dessins et caricatures. La reconversion à la langue arabe, au milieu des années 1970, de La République qui devient El Djoumhouria, entraîne le départ des journalistes francophones et Arab ne tarde pas à en faire autant. Il s'installe à Boumerdès, 50 km à l'est d'Alger, collabore avec les hebdomadaires Révolution Africaine et Algérie Actualité, d'octobre 1978 à mai 1979. Il quitte l'Algérie en juillet 1981 et s'installe à Paris où il collabore avec la revue Afrique Asie. Il reprend la peinture et décide, en 1986, de s'installer dans le sud de la France, près de Montpellier, pour se consacrer entièrement à la peinture au milieu des chênes verts et des oliviers. Après 30 ans d'absence, Arab est enfin revenu en Algérie pour donner une rétrospective qui retrace les principales étapes de son cheminement professionnel. L'exposition intitulée «Arab destin d'encre» se poursuit jusqu'au 17 avril au palais de la culture avant d'atterrir, 15 jours plus tard, à Oran, sa ville natale. Dans cette interview, Arab répond volontiers à nos questions.





Vous exposez depuis le 19 mars – et jusqu'au 17 avril – au palais de la culture. L'exposition s'intitule «Arab destin d'encre». Un mot sur l'événement...

Le vernissage a débuté le 18 mars à 17h. Il a suscité l'intérêt de beaucoup de gens qui se sont justement déplacés au palais de la culture où a lieu l'exposition. Une expo qui a la particularité de brasser un peu toutes les étapes de ma vie professionnelle. Une sorte de cheminement initiatique qui permet au public d'aborder d'abord la caricature. Il y a deux grands panneaux réservés exclusivement aux caricatures, ensuite les dessins sur papier pour que viennent enfin les toiles. Donc, à travers la caricature, le public apprécie un phénomène réaliste pour se laisser conduire, avec les toiles, dans un monde d'abstraction. C'est une expo qui englobe à la fois le réalisme et l'abstraction.

Quelle a été la réaction du public ?

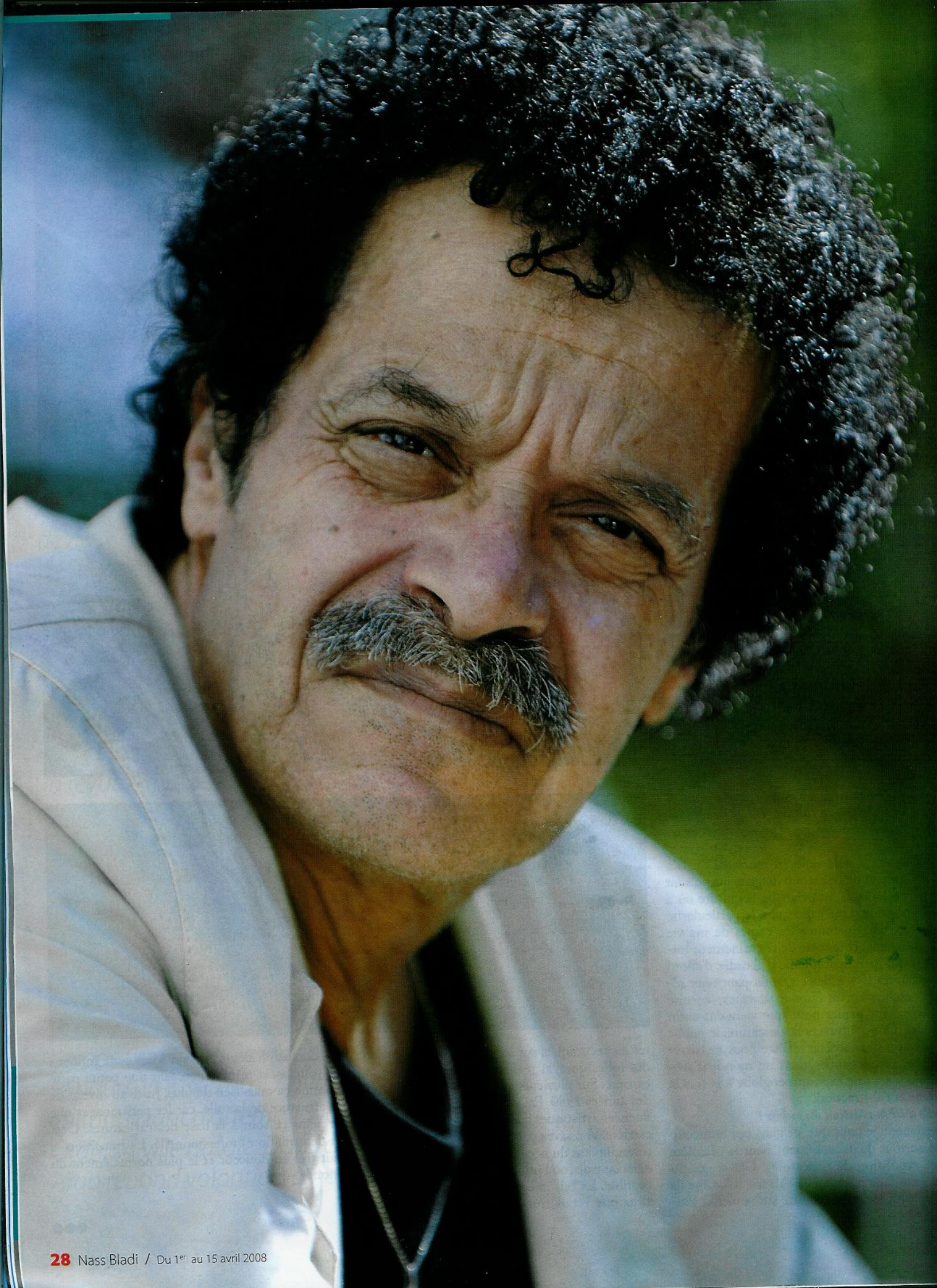
Sincèrement, je crois que les gens ont beaucoup aimé, surtout qu'ils assistaient pour la première à une exposition de caricatures. Chose qui n'a jamais été faite jusqu'ici en Algérie. Comme ils ont eu à apprécier la peinture sur papier et tou-

«Cela fait 30 ans que je n'ai pas foulé le sol de mon pays. Quand j'arrive ici, ce n'est pas uniquement l'exposition qui me marque. C'est ce trop-plein d'émotion que je ressens à mon retour, à l'aéroport déjà, à la vue de mes anciens amis et surtout partager le repas du soir avec ses amis et parler de l'Algérie. Quand je suis arrivé, je me suis senti complètement vierge par rapport à ce qui s'est passé durant ces 30 années.»

tes les techniques sur les toiles. Au fait, ce sont des toiles que j'ai réalisées tout au long de ma carrière. Sur plusieurs années. La plupart datent des années 1980. J'ai voulu ainsi montrer les influences artistiques que j'ai eu à subir durant ma carrière. Vous avez par exemple deux toiles qui se revendiquent du néo-expressionnisme. D'autres, deux ou trois, où l'influence d'Issiakhem est perceptible. La raison est que j'ai connu Issiakhem alors que j'étais très jeune et j'ai travaillé avec

lui durant plusieurs années. Mais cette influence reste assez minime, on sent une petite patte comme ça mais rien de plus. Juste au niveau de la structure de la toile, car les personnages que je peins ce sont à la base des caricatures. C'est la déformation professionnelle. La transition se fait très en douceur et le plus normalement du monde.





Depuis votre départ pour la France en 1981, vous n'avez plus exposé en Algérie...

Oui, tout à fait. Cela fait 30 ans que je n'ai pas foulé le sol de mon pays. Quand j'arrive ici, ce n'est pas uniquement l'exposition qui me marque. C'est ce trop-plein d'émotion que je ressens à mon retour, à l'aéroport déjà, à la vue de mes anciens amis et surtout, partager le repas du soir avec ses amis et parler de l'Algérie. Quand je suis arrivé, je me suis senti complètement vierge par rapport à ce qui s'est passé durant ces 30 années. Petit à petit, j'ai appris beaucoup de choses de la bouche de mes amis et c'est comme ça que je me suis trempé dans le bain de la culture, mais aussi de la politique algérienne.

Où mais pourquoi cette absence de 30 ans ?

D'abord, je ne me sentais pas prêt. Je n'avais pas beaucoup de toiles. En même temps, je continuais à faire de la caricature en France. Avec Arlette Casas, on a été un peu nomades. On ne s'est pas fixé dans un lieu précis. En outre, il y a eu un autre empêchement : le climat politique qui a prévalu pendant une décennie en Algérie. Je

pure que vous avez infligée à votre carrière...

Absolument. Il n'y a pas que vous et moi qui le disons. Inquiet, Yasmina Khadra m'a envoyé un jour une lettre en croyant que j'étais mort.

Pourquoi ce retour en Algérie ?

Parce que je sentais que c'était le moment, bizarrement. Retourner dans les années 1990 c'était impossible. Dans les années 1980, j'étais plus occupé par mon installation. Et ce n'était qu'à partir de 1999 où j'ai commencé vraiment à réfléchir à cette idée. Quelque temps après, en 2003, Arlette Casas, qui est présidente de l'Association des amis arabes, m'a dit que le moment était venu pour réfléchir à exposer en Algérie. Je n'étais pas chaud au début mais elle n'a pas cessé d'insister. Par un heureux hasard, elle avait invité chez elle le député algérien Abbou, ancien ministre de la Culture.

Quand M. Abbou est passé chez elle avec sa femme, il a découvert mes toiles. Il a insisté pour organiser une exposition en Algérie, surtout qu'il fut un de mes admirateurs. L'idée était bien sûr alléchante, mais c'était difficile pour nous d'organiser une expo pour la simple raison

à des collections privées. Ce qui fait que nous avons fait un travail auprès des acheteurs pour récupérer les toiles pour l'expo. Beaucoup d'entre eux ont accepté de nous les prêter. D'autres ont refusé. Donc, il fallait peindre au moins une vingtaine de tableaux pour donner une consistance à la rétrospective. Chose que j'ai faite en 3 mois.

Vous êtes donc passé à côté de tous les événements et pas seulement politiques que le pays a connus depuis 1981. Vous suiviez au moins l'actualité du pays ?

Bien sûr, et j'ai les chaînes satellitaires pour ce faire. Même absent, je sais bien que l'Algérie a évolué, notamment grâce à la manne pétrolière qui a fait que les caisses de l'Etat sont pleines. Cependant, le peuple, lui, est resté au même stade qu'avant, sinon pire. Il ne faut pas cacher cela. Comme ce qui se passe en Russie, nous assistons ici en Algérie à la naissance de ce qu'on appelle la bourgeoisie moyenne. Une nouvelle classe qui a beaucoup progressé. Ce sont des gens qui n'ont plus de soucis matériels. En face, par contre, vous avez 80% des Algériens qui continuent à vivre au même stade dans des conditions déplorable.

Sur le plan intellectuel, c'est la même chose ?

Non, au contraire. De ce côté-là, les choses avancent très bien. J'ai rencontré des jeunes informaticiens algériens qui ont mis en place mon site internet : www.arab-tayeb.com et tous les supports de communication de mon expo, qui ont fait preuve d'une maîtrise de la technique et de l'informatique. Preuve, à mon sens, qu'il n'existe pas en Algérie une régression intellectuelle. Il y a aussi cette pluralité dans le monde de la presse, avec notamment le nombre impressionnant – une quarantaine – de journaux.

Justement, quel regard portez-vous sur la presse algérienne d'aujourd'hui ?

Pour être sincère, je ne la connaissais pas du tout auparavant. Mais dès que j'ai débarqué à Alger, j'ai appris beaucoup de choses sur, par exemple, les lignes éditoriales et les tendances politiques. Pour les citoyens, ce sont des journaux indépendants bien qu'ils restent essentiellement tributaires de la manne publicitaire. En dépit aussi de l'autocensure qui reste, me dit-on, toujours présente. Mais dans l'ensemble, il y a une richesse.

Avez-vous été sollicité pour collaborer dans des journaux ?

Oui, *Le Quotidien d'Oran*, deuxième grand tirage de la presse francophone. Son directeur général, Abdou Benabou, qui est un ami m'a proposé de collaborer avec son journal dans lequel je n'ai fait qu'un seul dessin pour le lancement du titre. La raison est que j'étais loin des réalités du pays et donc, incapable de m'inspirer dans mes caricatures. Pour faire une caricature, il faut être sur place.

Vous avez été à Oran, votre ville natale ?

J'y serai très prochainement, lors de l'exposition prévue du 30 avril au 22 mai au musée Zabana d'Oran. C'est un moment très important pour

«Retourner dans les années 1990 c'était impossible. Dans les années 1980, j'étais plus occupé par mon installation. Et ce n'était qu'à partir de 1999 où j'ai commencé vraiment à réfléchir à cette idée. Quelque temps après, en 2003, Arlette Casas, qui est présidente de l'Association des amis arabes, m'a dit que le moment était venu pour réfléchir à exposer en Algérie. Je n'étais pas chaud au début mais elle n'a pas cessé d'insister.»

savais que j'étais une cible des extrémistes, non seulement en raison de mes dessins mais aussi parce que je fus un ami de ceux qui ont été leurs victimes, je citerai le défunt Alloula et Djaout en exemple.

Vous êtes un grand artiste, d'une grande notoriété. En Algérie par contre, la nouvelle génération ne vous connaît pas, ou vous connaît très peu. Comment expliquez-vous cela ?

Pour beaucoup de gens, y compris les intellectuels, la caricature c'est une production éphémère. Passé l'événement, elle n'a plus raison d'être. Elle vit au jour le jour. Elle a toujours été considérée comme un art mineur, surtout en Algérie où on ne consacre jamais de rétrospective aux auteurs des caricatures par exemple. Donc, dès que je suis parti en France, mes dessins sont morts avec moi. Mais heureusement, en Algérie, on vient de comprendre l'importance des rétrospectives avec quelques manifestations, notamment sur la bande dessinée, qui ont déjà eu lieu. J'ai fait tout de même 7000 dessins. Je faisais, à une époque où je travaillais en Algérie, 5 dessins par jour consacrés à la fois à la politique, à l'économie, au sport, à la culture... je travaillais sur le marbre, dans le bureau, dans le bar, chez moi, dans la rue, même dans les parcs...

Mais en partant aussi brusquement, c'est une cou-

que nous nous trouvions confrontés aux problèmes liés au transport en Algérie des toiles, dont une grande partie est en grand format. C'étaient des coûts énormes. Ce qui a rendu la possibilité d'organiser une exposition assez faible. Et comme un heureux hasard ne vient jamais seul, il y avait l'événement Alger, capitale de la culture arabe qui se mettait en place, et ce hasard heureux c'était la rencontre de Arlette Casas avec Inaam Bayoud qui, après avoir vu les toiles, lui a suggéré d'aller voir M. Bechichi qui fut le premier commissaire de la manifestation. Une fois arrivé à la villa Pouillon à Alger, siège du Commissariat de l'événement, Arlette a rencontré M. Djehiche et M^{me} Nadira Laggoune. Ils ont beaucoup aimé les toiles. Et c'est ainsi qu'ils ont insisté pour qu'on vienne exposer à Alger. Grâce à M. Djehiche qui a soutenu l'idée auprès du ministre de la Culture, le projet a été agréé et nous avons eu les moyens pour mettre en place l'exposition. Casas a beaucoup tenu à l'organiser en forme de rétrospective de mon œuvre. Puisque l'œuvre, il ne faut pas l'oublier, s'inscrit dans l'histoire et que mes dessins, c'est l'histoire de l'Algérie. C'était voyager dans mon œuvre.

J'ajoute autre chose : l'idée de l'expo ne suffisait pas. Il fallait que je produise d'autres toiles. Quand j'ai fait l'inventaire des toiles que je possédais, il ne restait pas grand-chose. La moitié avait été vendue. 50% de mes toiles apparten-



●●●

moi. Non seulement c'est ma ville natale mais tous mes copains vivent là-bas, comme Abbou et tant d'autres. Déjà à Alger c'est le trop-plein d'émotion, à Oran ça sera l'overdose.

Vous avez toujours de la famille là-bas ?

Oui oui. En France aussi, une sœur qui travaille avec Yasmina Khadra au Centre culturel algérien et un frangin postier.

Etes-vous marié ?

J'ai divorcé. Je vis seul près de Montpellier. Dans un charmant village où je suis entouré de chênes verts, sur un terrain de 1400 m². Un endroit paisible. C'est la campagne quoi.

Vous êtes quelqu'un de très retiré cependant...

Seulement quand je travaille. Mais une fois le boulot terminé, je deviens décontracté, je reçois tout le monde chez moi pour discuter de tout. Je ne traîne pas heureusement la réputation d'ours.

Vous avez été l'ami pendant des années d'Isiakhem et de Kateb Yacine. Une époque qui ne reviendra jamais...

Si, elle revient. Il faut seulement la provoquer. Parce qu'il y a toujours des gens intéressants qui remplacent les morts. Heureusement d'ailleurs. La nature se régénère. Il y a actuellement une jeune génération d'écrivains très brillants dont Amine Zaoui – DG de la Bibliothèque nationale – dont j'aime beaucoup les écrits. Yasmina Khadra aussi. Des gens que j'ai rencontrés et qui tiennent le même langage que Kateb Yacine

«Il y a actuellement une jeune génération d'écrivains très brillants tel Amine Zaoui – DG de la Bibliothèque nationale – dont j'aime beaucoup les écrits. Yasmina Khadra aussi. Des gens que j'ai rencontrés et qui tiennent le même langage que Kateb Yacine et la même exigence intellectuelle.»

et la même exigence intellectuelle. Ils ont aussi l'avantage de maîtriser les deux langues et une double culture, contrairement à leurs prédécesseurs.

Eternel insatisfait. Vous détruisez vos œuvres après les avoir réalisées...

C'est vrai. C'est à la fois un défaut et une qualité. J'ai détruit une centaine tout au long de ma carrière. D'ailleurs, il y aura bientôt une nouvelle écrite par une écrivaine sur le peintre qui brûle ses tableaux.

Arlette Casas et moi préparons l'édition d'un livre, *Regard croisés sur l'artiste*. Un livre d'art où chaque écrivain choisira son angle pour parler de Arab.

Avez-vous d'autres passions ?

Le cinéma et la lecture. D'ailleurs, je ne peux pas entamer une toile sans avoir lu quelque chose.

Quelle est la plus belle chose qui vous est arrivée dans la vie ?

D'abord celle-là : rencontrer des amis que j'ai perdus de vue depuis 30 ans. Discuter avec les enfants qui sont venus voir l'exposition et qui m'ont posé des questions très intéressantes. Il y a aussi le fait que j'ai trouvé avec Arlette un endroit en France où je me plais. J'adore l'endroit où je vis et je profite du soleil méditerranéen. J'aime faire mes 40 km de vélo quotidien et enfin savoir que des gens autour de moi m'apportent leur soutien. Que je ne suis pas seul. Arlette est là. C'est elle qui s'occupe de tout le travail.

La moins belle...

Les années de terreur que l'Algérie a vécues.

Votre plus beau rêve...

Voir des enfants peindre devant moi et travailler avec des enfants sur des fresques murales.

Retour définitif au pays ?

Je n'y ai pas encore pensé. Peut-être un jour. Mais je suis très bien à Montpellier, d'autant plus que pour moi, il n'existe pas de frontières entre les deux pays.

Vos futurs projets professionnels ?

Je prépare de nouvelles toiles que j'exposerai peut-être au nouveau musée d'art contemporain d'Alger (Mama) mais rien n'a été décidé à ce jour.

A. G.